



60
120 / 0
19x / 60
1740

LA VIE

QUOTIDIENNE

...dans tous les pays
...à toutes les époques...

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS : LA VIE QUOTIDIENNE...

... A ALGER, EN 1830
par P. BOYER

... EN GAULE
A L'EPOQUE MEROVINGIENNE
par C. LELONG

... DES COURS ALLEMANDES
AU XVIII^e SIÈCLE
par P. LAFUE

... A MOSCOU AU XVII^e SIÈCLE
par Z. SCHAKOVSKOY

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES - HACHETTE

196

LA TABLE RONDE

SEPAL

LA TABLE RONDE

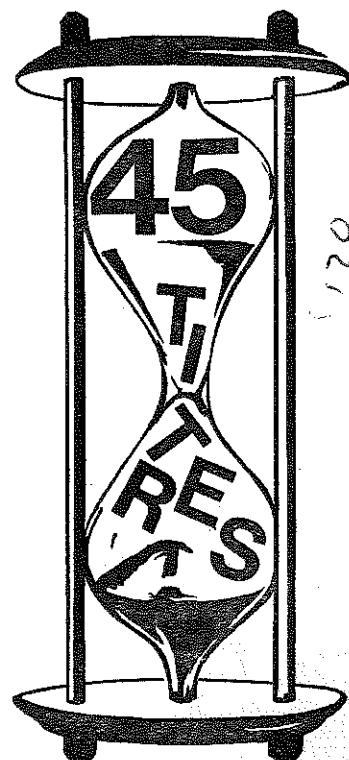
SOMMAIRE

SITUATION DE LA PSYCHIATRIE

- MICHEL FOUCAULT : *La folie, l'absence d'œuvre.*
- PIERRE PICHOT : *Évolution et perspectives de la psychiatrie.*
- VICTOR E. FRANKL : *Problèmes actuels de la psychothérapie.*
- JOSEPH NUTTIN : *La grande leçon de Freud.*
- GOTTFRIED ROTH : *La forêt numineuse de C. G. Jung.*
- JOSÉ SORIA : *Psychiatrie et société.*
- RICHARD DE ALARCON : *Le traitement chimique des maladies mentales.*
- PAUL CHAUCHARD : *La folie de notre corps.*
- JOAN BAPTISTA TORRELLA : *Spiritualité et psychothérapie.*
- MARCEL ECK : *La genèse d'une angoisse.*
- HENRI PEQUIGNOT : *La place de la psychiatrie dans la médecine et les études médicales.*
- MARC ORAISON : *Réflexions sur la responsabilité.*

N° 196 — MAI 1964

S.É.P.A.L.



60
120 / 0
194 / 0
1740

LA
VIE

QUOTIDIENNE

...dans tous les pays
...à toutes les époques...

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS : LA VIE QUOTIDIENNE...
... A ALGER, EN 1830 par P. BOYER
... EN GAULE A L'EPOQUE MEROVINGIENNE par C. LELONG
... DES COURS ALLEMANDES AU XVIII^e SIÈCLE par P. LAFUE
... A MOSCOU AU XVII^e SIÈCLE par Z. SCHAKOVSKOY

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES - HACHETTE

196
LA TABLE RONDE
SEPAL

LA TABLE RONDE SOMMAIRE

SITUATION DE LA PSYCHIATRIE

- MICHEL FOUCAULT : *La folie, l'absence d'œuvre.*
- PIERRE PICHOT : *Évolution et perspectives de la psychiatrie.*
- VICTOR E. FRANKL : *Problèmes actuels de la psychothérapie.*
- JOSEPH NUTTIN : *La grande leçon de Freud.*
- GOTTFRIED ROTH : *La forêt numineuse de C. G. Jung.*
- JOSÉ SORIA : *Psychiatrie et société.*
- RICHARD DE ALARCON : *Le traitement chimique des maladies mentales.*
- PAUL CHAUCHARD : *La folie de notre corps.*
- JOAN BAPTISTA TORRELLA : *Spiritualité et psychothérapie.*
- MARCEL ECK : *La genèse d'une angoisse.*
- HENRI PEQUIGNOT : *La place de la psychiatrie dans la médecine et les études médicales.*
- MARC ORAISON : *Réflexions sur la responsabilité.*

N° 196 — MAI 1964
S. E. P. A. L.

Aux Éditions Charles DESSART

dans la nouvelle collection

" PSYCHOLOGIE ET SCIENCES HUMAINES "

Dr Paul CHAUCHARD, Directeur de l'École des Hautes Études

LA MAITRISE DE SOI

Psychophysiologie de la volonté

Philippe MULLER, professeur à l'Université de Neuchâtel

LA PSYCHOLOGIE DANS LE MONDE MODERNE

Que sommes-nous, que sont les autres, qu'est-ce que l'homme normal ?

André REY, professeur à l'Université de Genève

CONNAISSANCE DE L'INDIVIDU PAR LES TESTS

Le test n'est pas un révélateur magique mais un outil qu'il faut savoir manier

Chacun de ces volumes, 12,5 x 18,5 : 9,90 F tlc.

Clyde KLUCKHOHN

INITIATION A L'ANTHROPOLOGIE

L'anthropologie culturelle est un domaine mal connu du public de langue française. Elle devrait cependant figurer au premier plan de la formation de « l'honnête homme » du XX^e siècle
un vol. 12,5 x 18,5, 328 p. : 14,75 F tlc.

En vente dans toutes les librairies

A défaut : SEDIM, 17, rue de Babylone, 7^e C. C. P. Paris 20779-19
Règlement joint à la commande

LA
TABLE RONDE

publiera en juin des textes de :

Pierre ESCOUBE

Miklos VETÖ

J.-B. BARRÈRE

SOMMAIRE

<i>La folie, l'absence d'œuvre</i> , par MICHEL FOUCAULT ..	11
<i>Évolution et perspective de la psychiatrie</i> , par PIERRE PICHOT	22
<i>Problèmes actuels de la psychothérapie</i> , par VICTOR E. FRANKL	33
<i>La grande leçon de Freud, l'appareil psychique et la théorie du conflit</i> , par JOSEPH NUTTIN	49
<i>La forêt numineuse de C. G. Jung</i> , par GOTTFRIED ROTH	66
<i>Psychiatrie et société</i> , par JOSÉ SORIA	76
<i>Le traitement chimique des maladies mentales</i> , par RICHARD DE ALARCON	89
<i>La folie de notre corps</i> , par PAUL CHAUCHARD	101
<i>Spiritualité et psychothérapie, les fausses spiritualités névrotiques</i> , par JOAN BAPTISTA TORELLO	108
<i>La genèse d'une angoisse, essai de psychanalyse de Julien Green</i> , par MARCEL ECK	130
<i>La place de la psychiatrie dans la médecine et les études médicales</i> , par HENRI PEQUIGNOT	145
<i>Réflexions sur la responsabilité</i> , par MARC ORAISON ..	159

Spiritualité et psychothérapie

Les fausses spiritualités névrotiques

Au long de son existence encore très récente, la psychothérapie a suivi un cours vraiment stupéfiant. Partie d'une mentalité positiviste, elle a rejoint la spiritualité, non sans une infinité de polémiques et de crises. La riche personnalité de Freud, encore qu'alourdie de préjugés scientifico-naturels, donna déjà l'essor à ce développement lorsque en fait, et l'on peut dire *malgré lui*, il affronta ses névropathes de personne à personne. Il faut reconnaître que la considération de l'homme comme un Tout et de la maladie comme une « anthroposophie » (Binswanger) dérive de Freud, qui dépasse la dichotomie cartésienne et les explications simplistes basées sur les seuls « faits » — matériels ! — de la médecine et de la psychiatrie positivistes. Mais sa mentalité, liée à la biologie, au mécanisme, au déterminisme, ne put, malgré ses magnifiques et inoubliables intuitions, s'élever jusqu'à une psychothérapie vraiment « humaine », c'est-à-dire qui tînt compte de la dimension spirituelle de l'homme. « Le résultat de l'empirisme de notre science moderne, privée de valeurs, de la précision anonyme des particularités isolées... vient s'insérer dans un cercle vicieux. Notre vie positiviste quotidienne s'est poursuivie jusqu'à l'absurde. Faisant le saut périlleux, elle bascule dans la transcendance ». (Kahler) ⁽¹⁾.

(1) ERICH KAHLER, *The Tower and the Abyss or The Transformation of Man*. Trad. ital. V. Bompiani. Milan. 1963. Pag. 235 ss.

La phénoménologie, avec ses ramifications existentialistes et l'axiologie schelerienne, ainsi que le vaste travail empirique de « nouveaux guérisseurs » acharnés, tant européens qu'américains, ont fait que le positivisme s'est haussé jusqu'à la transcendance, et la psychothérapie a rejoint la spiritualité. Husserl avait affirmé avec force que toute la culture moderne, si elle voulait échapper à l'aliénation du sens rationnel de sa propre vie, devait à nouveau se tourner vers l'esprit, « au moyen d'un héroïsme de la raison capable de dépasser définitivement le naturalisme » (2). « Une compréhension exhaustive de la matière sur des bases uniquement matérialistes doit être exclue » avait déjà déclaré le grand médecin C. von Monakow, malgré sa prise de position scientifique nettement biologique (3). Husserl a enseigné au psychiatre d'aujourd'hui ce « regard simple », cette « observation par catégories », qui voit beaucoup plus et beaucoup mieux que la plus parfaite et « objective » recherche scientifique et se rapproche plutôt de la contemplation artistique de l'objet, tellement plus pénétrante qu'un appareil photographique (4). Dans sa saisie du réel, rien ne doit être construit, déduit ou « théorisé », tout doit être simplement « vu », affranchi de la « rage de conclure » flaubertienne qui — au moyen de la recherche des rapports génétiques, des origines, des causes — forme la base de la majeure partie des sciences. (Binswanger) (5). Sous cet angle de vision, le malade cesse d'être considéré comme un objet — « considération morte d'un être libre et vivant » (Kunkel) — pour devenir un être appréhendé comme un « sujet » réel. Un « sujet » ne se peut explorer, étudier, fouiller, ni même analyser : il est quelqu'un qui nous appelle, qui nous engage, qui établit des rapports

(2) EDMUND HUSSERL, *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie*. Trad. ital. Saggiatore, 1961.

(3) CONSTANTIN VON MONAKOW, *Biologische Einführung in das Studium der Neurologie und Psychopathologie*. Morgarten-Verl. Zürich. P. 357.

(4) EDMUND HUSSERL, *Logische Untersuchungen*. Niemeyer. Halle. 1900. Vol. I, pag. 2, c. 6.

(5) LUDWIG BINSWANGER, *Der Mensch in der Psychiatrie*. G. Neske. Pfullingen. 1957. Pag. 64.

personnels physiques sociaux, et aussi des rapports de valeurs, avec tout son entourage — parce qu'il est essentiellement un être ouvert au monde » (Weltoffenheit). Le terme « analyse » nous semble donc inadéquat et nous nous étonnons de l'usage qu'en fait l'École existentialiste, car il n'exprime aucunement la richesse rationnelle-affective, et le risque et l'objectivité inhérents au rôle de « partenaire existentiel » à côté et même au dedans de l'homme qui cherche une aide auprès du psychiatre. Entamer un *dialogue* avec un sujet considéré malade, avec une personne souffrante, c'est déjà faire de la psychothérapie.

Ceci signifie que la psychothérapie est bien un service rendu par le médecin au malade, mais le rapport du dialogue échangé entre eux enlève au médecin son vêtement et sa « mens » techniques, et restitue au malade sa condition fondamentale de personne humaine. Le psychiatre ne fait donc pas usage d'une perception objective, d'une « aperception objective », mais bien d'un regard qui plonge jusqu'au tréfonds de l'existence humaine. Il ne saisit jamais une « maladie » en tant que telle — car elle n'existe pas — ni un organisme en tant que tel, ni un cerveau ou une âme détachés de leurs assises existentielles, et de leur « Koinonia », avec la totalité de leurs possibilités d'existence, et il sait aussi que « le corps de l'homme est quelque chose d'essentiellement différent des organismes animaux » (Heidegger). Toutes ces conceptions trouvent leur source dans la réduction scientifico-naturelle de l'existence humaine à la connaissance clinico-médicale (Binswanger) (6). Le psychiatre demande par-dessus tout le sens de l'être et de la vie personnelle, négligeant la pathologie, et sans le prétexte d'établir une nouvelle image de l'homme à côté des autres images tracées jusqu'à présent par les philosophes ou les savants. Cette quête l'assimile aux poètes, comme nous le verrons — dans une communion « en véritable sympathie » avec l'autre sur la scène du monde, sur l'abîme de la peur et la faculté de souffrance, tout en conservant sa liberté, parce qu'il a librement choisi cette carrière risquée, pleine d'abnégation.

(6) Ludwig BINSWANGER, *Ueber Ideenflucht*. Füssli. Zürich. 1933.

Il n'est pas *un homme sain* qui affronte *un malade*, mais simplement *un homme* qui se lance dans la douleur de l'existence d'autrui. Le psychiatre *ne fait rien* — et cela représente pour lui, médecin, un notable sacrifice ; il écoute surtout, et avec peu de mots et de longs silences, participe de tout son être à l'aventure des péripéties de l'existence de l'autre. Et c'est cette réceptivité, ouverte et confiante, compréhensive et tolérée qui crée une ambiance communicative où l'autre atteindra à sa maturité, c'est-à-dire à sa liberté intérieure, et, se plaçant dans une juste relation avec soi-même, le monde, et les valeurs, saura reprendre ses responsabilités, ses tâches, et redécouvrir le sens de sa vie.

Martin Heidegger, dans une mémorable conférence faite à Rome en 1936 sur la poésie de Hölderlin, voyait dans le dialogue interpersonnel la possibilité de faire émerger quelque chose de solide, de l'angoissant « engloutissement dans le néant » de l'existence, si tragiquement signalé dans son *Sein und Zeit*. Et il ajoutait que lorsque apparaît cette « parole durable », les dieux se montrent et que c'est par rapport à eux que l'existence trouve une base et un sens. Ce n'est donc que dans le lien avec l'Immuable absolu que l'angoisse du Néant s'apaise, et l'existence s'affirme. Le dialogue avec Dieu, renoué par l'intermédiaire du dialogue interhumain, ranime, rouvre, élargit ce dialogue, ainsi que Martin Buber l'a longuement démontré, du fait que Dieu est l'unique « Toi » qui ne peut dégénérer en « objet », ne peut « devenir une chose » (7).

Mais ces paroles vivantes, ces rares paroles vraies, ces paroles durables, une longue expérience humaine a démontré que ce ne sont pas les techniciens qui les prononcent, ni les savants, mais seulement les poètes : la « paraula viva » de Joan Maragall, « unas pocas palabras verdaderas » d'Antonio Machado, « was bleibet aber, stiften die Dichter » de Heidegger. Voilà pourquoi le psychothérapeute qui prépare et fait naître ces mots, est beaucoup plus qu'un simple « homo faber », et s'identifie

(7) Martin BUBER, *Il principio dialogico*. Comunità. Milan. 1959.

plutôt avec l'« homo cultor » (Knoepfel) (8), par son comportement qui procède de l'« agricole » et du « culturel » tout à la fois. Il cherche à réconcilier l'existence égarée avec sa vraie nature de dialogue, en la libérant de la geôle égocentrique d'un « Je » isolé et renfermé et en contribuant à la redécouverte du *Dasein* en tant que *Mitsein* (Binswanger) et de celui-ci en tant que don de soi (*Hingabe*) (8). Il favorise donc l'ouverture vers Dieu, vers soi-même et vers les autres. Est-ce une mission sacerdotale ? Non, mais qui conduit jusqu'au seuil d'un libre engagement d'oblation envers Dieu et le prochain.

Nous avons parlé d'« existence égarée ». La communication existentielle considère en effet la névrose comme l'expression d'une « modification de la structure de l'être-au-monde » (Binswanger) (9) ou « restriction de l'être-ouvert-au-monde » (Boss) (10), ce qui équivaut à signaler un « conflit de l'étant » mal résolu (Allers) (11), une « hérésie de la vie » (Caruso) (12), un état de « besoin spirituel » (Frankl) (13), de « religiosité suffoquée » (Jung) (14), une « chute loin de Dieu » (Daim) (15). Certes, quand on parle de chute loin de Dieu, il ne s'agit pas d'un athéisme à base rationnelle, mais plutôt d'un conflit de conscience obscurément perçu entre la « reconnaissance de Dieu » et la « reconnaissance des idoles ».

(8) H.-K. KNOEPFEL, *Einfache Psychotherapie für den Hausarzt*. Huber. Bern. 1961. P. 56.

(8 bis) Joan B. TORELLO, *Psicologia del dono di se. Analisi esistenziale e oblatività*. Corsia dei Servi. Milan. 1962. N° 19-20.

(9) Ludwig BINSWANGER, cf. principalement : *Ausgewählte Vorträge und Aufsätze*. Francke. Berne. 1947-1955.

(10) Medard BOSS, *Psychoanalyse und Daseinanalytik*. Huber. Berne. 1957.

(11) Rudolf ALLERS, *Psychology of Character*. Sheed and Ward. London. 1932. Pag. 327 ss.

(12) Igor CARUSO, *Psychoanalyse und Synthese der Existenz*. Herder. Fribourg. 1952.

(13) Viktor E. FRANKL, *Ärztliche Seelsorge*. Deuticke. Vienne. 1952. — *Theorie und Therapie der Neurosen*. Urban. Vienne. 1956.

(14) Carl G. JUNG, *Psychologie und Religion*. Rascher. Zürich. 1947. — *Seelenprobleme der Gegenwart*. Rascher. Zürich. 1950.

(15) Wilfried DAIM, *Unwertung der Psychoanalyse*. Herold. Vienne. 1951.

Et dans la *destruction des idoles*, Fromm (16) voit la première collaboration entre psychothérapeutes et prêtres. On relève aujourd'hui des façons semblables de considérer le névropathe et des expressions analogues d'empreinte spiritualiste, chez les psychanalystes de formations et de nationalités les plus diverses : von Gebattel, Schottländer, Trüb, Weitbrecht, en Allemagne, Wyrsh, Kuhn, Bally, Klaesi, Benedetti, Sechelaye, Baudoin, en Suisse, Baruk, Minkowsky, en France, Sullivan, Watts, Arieti, aux U. S. A., Cargnello, Selvini, en Italie, et beaucoup d'autres encore. La médecine psychosomatique a porté ces positions spiritualistes à des extrêmes et des généralisations indues, aboutissant à un néo-romantisme médical qui considère toute maladie comme une « non-vérité » (von Weisaeker), comme le signe d'une vie placée « hors de l'orbite divine » (Jores), sans aucune distinction entre maladies somatiques et psychiques (Mitscherlich, Heyer). Faisant abstraction de ces positions extrémistes, très critiquées par Jaspers (17), Weitbrecht (18) et autres, on constate ce rapide débouché de la psychopathologie dans le problème de la spiritualité humaine.

Pour la plupart des auteurs cités, la névrose n'est pas à proprement parler une maladie — au sens traditionnel scientifique-médical du mot — mais un « événement personnel ; une attitude erronée d'affirmation ou de faillite d'une vie », qui se manifeste à travers les symptômes les plus divers, centrés autour du phénomène fondamental de l'angoisse. Il s'agira de « sensitifs » encore qu'assez fréquemment retranchés derrière le masque de la rationalité froide, du calcul détaché ; d'individus « peu sûrs d'eux-mêmes » et « déprimés » dont l'angoisse apparaît à fleur de peau, d'« obsédés » qui vivent une vie refoulée et ritualisée à l'extrême dans des secteurs déterminés de leur existence, alors que dans d'autres ils parviennent à respirer et

(16) Erich FROMM, *Psychoanalysis and Religion*. Yale Univ. Press. New Haven. 1950.

(17) Karl JASPERS, *Wesen und Kritik der Psychotherapie*. Piper. Munich. 1955.

(18) Hans Jörg WEITBRECHT, *Kritik der Psychosomatik*. Thieme. Stuttgart. 1955.

à se montrer « normaux » ; ou de « personnalités infantiles », d'indisciplinés, de « déviations sexuelles », etc., etc., mais il ne faut pas non plus ignorer les sujets dont l'activité extrême et le pseudo-héroïsme laissent apparaître au regard *phénoménologique* une profonde anxiété. Ce sont des êtres incapables d'attendre, d'écouter, de contempler, car sinon leur angoisse affleurerait à la surface, et pour éviter une expérience aussi terrible, ils cherchent un dérivatif dans le travail. Ils se comportent comme les gens adonnés à la drogue (Knoepfel).

Notre monde connaît désormais les succubes du travail — et les premiers sont traités de malades, les seconds reçoivent souvent des récompenses pour leur mérite civique ! — mais peu à peu, la psychiatrie actuelle découvre tout l'élément « inhumain », « pathologique », caché dans certaines « honorables existences laborieuses », et combien d'anxiété, combien de refoulements existentiels ; et depuis quelque temps déjà on distingue « la pathologie des managers », « la pathologie des dirigeants ». Beaucoup de ces hommes ne croient pouvoir vivre que dans le travail, et il leur semble unimaginable qu'on les accepte socialement s'ils n'obtiennent pas le succès, de même que leur est inconcevable l'amour pour la personne en soi et pour soi. Ils achètent par leur travail la valeur unique de leur vie, et payent le tout par la névrose.

On a dit qu'il s'agit de « natures compliquées », mais en vérité ce sont plutôt des personnes trop simplistes, dont le « Moi » hypertrophié et devenu « umbilicus orbis », tombe dans « l'hérésie vitale » de considérer comme absolues des valeurs relatives (leurs propres sensations dont ils deviennent de plus en plus avides) en négligeant la hiérarchie des valeurs (Caruso). Ayant abandonné Dieu, ils se prosternent dans une superstitieuse adoration des idoles (Max Scheler). Rappelons-nous néanmoins que la névrose, tout en représentant pour ces sujets un refuge de leur ego, artificiel et fallacieux, indique, dans son douloureux sentiment de culpabilité, grave encore que déplacée, une quête anxieuse de la vérité, du sens et de l'affirmation de la vie, et la présence d'une faute véritable — point reconnue encore. Le névropathe cherche toujours, plus ou moins inconsciemment, à sortir de l'impasse où s'est engorgée

sa propre existence (Rodin) (19) et son angoisse même est un cri vers un Sauveur. Freud voyait en elle une « volonté de plaisir », Adder une « volonté de puissance », Franel une « volonté de donner un sens à la vie » (Wille zum Sinn).

Le névropathe ne réussit pas à vivre en ce monde intime et relatif, parce qu'il s'est forgé du monde, de soi et même de Dieu une conception erronée. Et nous ne faisons pas allusion à une philosophie rationnelle, systématisée et consciente, mais à une vision faite de préjugés, de schèmes, de « tabous », d'« idées simplistes », de « slogans », de « principes primordiaux »..., peut-être en grande partie inconscients ou préconçus, mais indiscutés, acceptés sans aucune critique, et chargés d'une émotivité qui dirige la pensée, le cœur et l'action, et le détourne de la réalité. Le névrosé a une spiritualité faussée, qui parfois s'exprime en termes religieux. L'approche psychologique met à nu ces « hérésies de la vie ». Quelles sont-elles ?

1) Le névropathe est très souvent un clandestin et sous une forme plus ou moins voilée, un adepte du « manichéisme » en tant qu'il organise ses pensées, ses sentiments et ses actions dans un monde qui lui apparaît nettement scindé en deux : celui de l'esprit, des idéaux (monde du bien) et celui du corps, de la matière, des instincts (monde du mal). Souvent, par exemple, on le voit en guerre contre le corps, et il s'imagine faire ainsi acte de spiritualité chrétienne en faveur de la vie et du « salut de l'âme » ; il s'efforcera donc de réduire au minimum les soins de ce corps, et ainsi arrivera à le priver du nécessaire, en quantité, en qualité, en matière de repos, de nourriture et de mouvement, et même — afin de détruire en soi le « mauvais instinct », surtout sexuel — il maltraitera son corps par toutes sortes de traitements qu'il qualifiera de « pénitence ». Corps et instincts représentent selon lui « une grossière animalité », et s'il éprouve une impulsion sensuelle, il en rougira comme d'un sentiment indigne de l'homme, lequel — estime-t-il — ne peut accéder à un plan supérieur que grâce à une « spiritualisation »

(19) Josef RUDIN, *Psychotherapie und Religion*. Walter. Olten. 1960. P. 194 et suivantes, citées à diverses reprises dans le présent article.

progressive, portée jusqu'aux limites de l'anéantissement du « principe du mal » qu'il identifie avec la matière.

Ce dualisme, d'origine manichéenne, ce spiritualisme égaré, n'a rien de chrétien, car en vérité le christianisme se préoccupe du salut de l'homme, et non de sa seule âme, et celle-ci se damne ou se sauve en étroite union avec le corps. Ce n'est pas aux dépens de celui-ci — un peu considéré, platoniquement, comme sa prison — que l'esprit se perfectionne, mais au contraire en harmonie avec lui, en une recherche d'unification progressive, en assumant ses virtualités, en intégrant toutes ses instances affectives et instinctives bonnes en soi, autant que les intellectuelles et les volitives — car, comme l'a dit saint Thomas en une de ses formules drastiques et magistrales : « L'âme unie au corps est plus semblable à Dieu (c'est-à-dire plus parfaite) que séparée de lui » (20). L'ascèse chrétienne se porte sur toute la personne et, au moyen de la mortification, n'est indulgente à aucune de ses dimensions — physiques, psychiques, spirituelles — non par haine à leur égard, moins encore par haine et mépris de l'une d'elles, mais par amour d'une unité qui épure toute division relative à l'homme — en particulier la scission entre l'« homo natura » et le surnaturel qui porte à enfoncer l'existence humaine dans le suffocant et angoissant vase clos mondain.

La véritable pénitence, le chrétien doit se l'appliquer par-dessus tout au niveau de l'esprit : *abnegat semetipsum* ! (21), précisément afin qu'il ne s'enorgueillisse point, ne s'exalte point, ne se décourage point ! L'obéissance, vertu éminemment pratiquée par le Christ et salvatrice de l'humanité détachée, égocentrique, ayant son autonomie en face de Dieu, est, selon le mot de saint Jean de la Croix, « pénitence de l'intellect et de la volonté ». Il est d'ailleurs vrai que non seulement dans son esprit — lequel, isolé, n'existe pas dans le temps — mais aussi dans son corps, le chrétien doit souffrir pour continuer dans l'histoire la Passion de Notre Seigneur — « ea qual desunt

(20) De Potentia. q. 5, a. 10, ad 5.

(21) Matt. XVI, 24.

passionum Christi » (22). Mais, répétons-le, il ne s'agit jamais là d'une haine du corps, ni d'une méfiance envers les choses, ni d'une tentative de libération de la matière.

Le névropathe, manichéen à son insu, veut s'élever précisément dans la haine — plus ou moins consciente — jusqu'à sa condition d'esprit incarné. Voilà pourquoi on peut souvent constater en lui combien le « mieux » est ennemi du bien, et c'est dans une quête du surnaturel, à la poursuite d'idéaux sublimes, qu'il néglige et déprécie les valeurs humaines et naturelles : la véracité, la loyauté, l'amitié, la compréhension. Sa « sainteté » est paradoxale : il se figure aimer Dieu, parce qu'en réalité il n'aime personne.

Gardons-nous toutefois de croire que cette « frénésie de la vie », ce refus de la condition totale de la créature humaine, s'exprime toujours sous la forme d'une religiosité simulée. De nos jours, se rencontre beaucoup plus fréquemment le personnage qui pour des motifs de travail, de carrière, de civisme social, maltraite son corps en lui refusant son dû : la nourriture saine et calmante, le repos organisé, les obligations point trop excessives, les détentes périodiques, l'abstention presque constante des excitants et des toxiques, etc. Le mode de vie de beaucoup de chefs d'entreprise, l'hyperactivité fébrile de ceux qui vivent de la publicité et de la propagande, l'absorption dans le travail exécuté non pour la joie de la production, pour le service social ou pour la modeste satisfaction des besoins vitaux, mais en proie à la fureur de l'ascension sociale et à l'anxieuse convoitise du bien-être matériel, apportent à la psychopathologie des « contempteurs du corps » une contribution effrayante, bien plus grande que celle fournie par les « fakirs » pseudo-ascétiques pour des motifs religieux erronés.

Comme l'antique manichéisme présentait un visage rituel de sensualisme exaspéré, comme tout rationalisme orgueilleux aboutit toujours à l'idolâtrie sexuelle, comme celui qui veut faire l'ange fait la bête, ainsi notre temps « manichéen » a engendré le type des « adorateurs du corps », des « fanatiques du sexe »

(22) Coloss. I, 24.

également insoucieux de l'unité personnelle et en conséquence appelés fatalement à tomber au gouffre de la névrose. « Les extrêmes se touchent », précisément dans cet angoissant équilibre de l'existence qui se manifeste en divers cas de dépression, de contrainte obsédantes, d'hypocondrie, d'hystérie, etc. Ces *idolâtres du corps*, en réalité le méconnaissent et le maltraitent plus encore que les flagellants médiévaux, parce qu'ils négligent son besoin intime d'unité, d'intégration aux couches supérieures de la personnalité. L'homme moderne doit retrouver l'harmonie et l'aventure qui consiste à vivre dans son corps et au moyen de son corps, pour éviter une rationalisation vers la technicité de robot, ou une légèreté sans engagement dans le royaume « sans âme » et silencieux des paradis artificiels, ou une spiritualisation fantastique qui, séduite par la splendeur luciférienne, sombre misérablement dans les ténèbres opaques de Satan. La névrose traduit la sage protestation de tous ceux qui — pour affirmer l'absolutisme de l'esprit, ou l'absolutisme du corps, d'ailleurs toujours réalisé par l'esprit! — ont renié l'unité essentielle et existentielle de la personne.

2) La réalité temporelle où nous vivons est nébuleuse, pleine d'imprévu, de rebondissements, d'interruptions. Tout ce qui vit, et plus encore ce qui est humain, n'est qu'en partie compréhensible, prévisible, classifiable. L'homme simpliste, hésitant et incertain — nous ne disons pas ignorant ou inculte! — a besoin d'un monde parfaitement encadré, réglementé par des lois d'airain. Voilà pourquoi il vit de « slogans » plus ou moins élevés, de « foi immanente », de magiques attachements à la lettre, c'est-à-dire d'une légalité susceptible de le rassurer partout et toujours. Le névropathe est souvent un fanatique de la loi sans dérogations, sans exceptions. Son univers, tragiquement cohérent, clos, résistant, est son refuge et sa prison. Il ne peut en conséquence souffrir le « désordre », la « modification », l'« injustice », l'imprévu, ou l'« incertain »; il doit avant tout se sentir en sécurité, à l'abri du risque. (« *Il ne risque pas, et donc ne ronge pas!* » (a) (23).) C'est-à-dire

(a) En français dans le texte.

(23) Proverbe italien.

que la vie réelle lui échappe, le bafoue, lui inspire de l'éloignement. Il s'installe dans un rigorisme tenace et volontaire, souvent de caractère moral, dans un effort titanique pour enchaîner la réalité au service de son moi timoré et menacé par le déferlement incessant de l'existence : il refuse le dynamisme de la vie, le mouvement de la naissance et de la renaissance toujours renouvelé, par quoi s'exprime toute vraie spiritualité et tout véritable amour, et il tente — par des rites toujours exactement répétés, ou en s'attachant à la lettre de la loi — d'arrêter et de fixer énergiquement le mouvement de la créature — qui est toujours un mouvement vers Dieu. Et ce geste, égocentrique au plus haut point, sera son tourment, car il le conduira au royaume de l'irréel, raréfié et suffocant. Cet homme répétera mille fois sa confession sacramentelle, par crainte de l'avoir faite sans y apporter l'intégrité requise, la clarté suffisante, ou la contribution nécessaire. Il redira mille fois une formule ou une prière, dans l'anxiété de ne pas l'avoir prononcée avec l'exactitude qui la rendrait efficace. Il retournera sans trêve sur ses pas pour s'assurer d'avoir fermé le gaz, d'avoir bien conclu les comptes, affranchi toutes les lettres de son courrier, de n'avoir laissé dans le magasin aucun client au moment de la fermeture... Il se lavera les mains à l'eau, au savon, à l'alcool et avec d'autres désinfectants de plus en plus « énergiques » sans parvenir à calmer la crainte d'être « encore une fois » contaminé, sali, souillé. Il se montrera pédant jusqu'au « tatillonnage », intransigeant devant toute erreur, tout oubli, retard, distraction ou échec, et s'enfoncera dans la raideur des timides ou montera sans hésiter siéger au tribunal de la Terreur. Le tenant de la légalité — rituelle ou morale — peut avoir mille visages : vieille fille scrupuleuse et aigrie, toujours en pèlerinage d'un confessionnal à l'autre, ou Robespierre, guillotineur idéaliste, formaliste de Cour ou fanatique des idées pures, misérable fétichiste ou Grand Inquisiteur dostoïevskien. Sa révolte contre la réalité le contraindra parfois à une rébellion contre Dieu même, et dans ces cas le symptôme de son obsession est précisément le blasphème verbal. « Le découragement, disait Adler, l'oblige à mettre une distance entre lui et les décisions indispensables et impossibles à éviter. Pour justifier cette dis-

tance, il use des *arrangements* qui s'accroissent devant lui comme un tas d'ordures. Par là, il se détache du front de la vie » (24). Le complexe d'infériorité et l'agressivité se mélangent dans son for intérieur, soit qu'il s'agisse de rebelles déclarés ou de cas d'inhibitions douces et mal assurées ; tous disent un « non » catégorique à la réalité limitée, relative et temporelle où s'écoule l'existence humaine.

Il convient de considérer en outre le *décalage* (a) que le désir de légalité du névropathe représente en regard des dimensions transcendantes de l'existence. Il s'identifie avec une *réduction de l'esprit à la lettre, de la vie à la loi, de la spiritualité à l'éthique pure, de la force des valeurs à la « force de volonté »*. Notre époque, qui voit se répandre un athéisme désormais passé de la phase rationaliste à une simple position existentielle, précipite donc ses hommes dans la crise de vide, de l'angoisse « sine materia », aux névroses presque collectives de la nausée et de l'ennui. Cette négation de la Transcendance, n'est même pas un reniement explicite de l'absolu, mais un strict pragmatisme qui se jette dans le monde de la consommation enivrant et aliénant, secondaire et dépersonnalisé ; elle ne requiert aucune prise de position et ne cherche que la « botte de fer » du bien-être social matériel, dans une aride nébulosité de l'esprit de plus en plus anémique, indifférent et ennuyé ; et un certain « humanisme éthique », successeur raffiné du matérialisme marxiste et de l'illumination libérale, voudrait s'en dégager. Et voilà la diffusion d'une morale sans religion, d'un appel au réarmement purement éthique, l'organisation à l'échelle universelle d'une philanthropie sentimentale qui se veut privée de métaphysique et de foi, qui va de la secte initiatrice aux grands organismes internationaux d'assistance à l'Humanité, devenue aussi impérieuse que capitale. A présent que le scientisme est à l'agonie et les vitalités romantiques dépréciées tout comme les révoltes ouvertes des existentialistes, une entente semble se créer sur un plan de pur pragmatisme moral parfaitement adé-

(24) Alfred ADLER, *Praxis und Theorie der Individual Psychologie*. Trad. ital. Astrolabio. Rome. 1949. Pag. 230.

(a) En français dans le texte.

quat à l'absence de spiritualité de la civilisation des masses, qui se contente d'une solidarité au-delà de toute foi (de nouveau à titre privé). Mais ce nihilisme métaphysique, ce vide spirituel, cet abaissement soucieux de légalité que les théologiens d'aujourd'hui, plus avertis, ne cessent de signaler avec une amertume grandissante (cf. K. J. Hahn) (25), s'accompagne d'une recrudescence de névrose, surtout du type « névrose des obligations » où nombre d'auteurs voient un « nihilisme vécu » (von Gebattel), une forme pathologique de l'horreur du vide ; que l'on cherche à fuir par des symptômes de phobie qui placent le sujet dans le « temps cyclique », c'est-à-dire hors du temps historique (Lopez Ibor) (26) dont la chute dans le néant, provoque l'angoisse. La répétition du symptôme de phobie constitue précisément cette tentative de s'évader du dynamisme historique composé d'une succession d'instantanés isolés, uniques, en se plaçant dans le « temps circulaire » des dieux. Comme toujours, la névrose révèle une erreur vitale, une hérésie de la vie, et tout à la fois représente un sursaut de préservation de l'esprit, qui ne saurait être étouffé.

3) L'admirable ouvrage de Charles Odier — *Les deux sources conscientes et inconscientes de la vie morale* (27) — en dépit de ses insuffisances théologiques manifestes, démontre sans équivoque comment la pseudo-morale névropathique procède précisément d'un désir anxieux d'irresponsabilité, ce qui ôte à sa gravité tout fondement. Chez le névropathe, l'angoisse est le mobile principal de l'action, accomplie en vue d'éviter des souffrances intimes, surtout celles dérivées d'une image de soi point absolument parfaite. De même que l'homme soucieux de légalité ne peut vivre que dans les voies définies d'une réglementation assurée, le perfectionniste ne peut vivre que dans la certitude d'être irréprochable. L'égoïsme confie à la spiritualité — ascétique, morale, religieuse — la défense d'une image de

(25) Karl J. HAHN, *Nuovo profilo dell'incredulità*, in « Humanistas ». Brescia. 1964. N° 2. Pag. 183-195.

(26) Hans Werner JANZ, *El nihilismo moderno como problema psicopatológico*, dans « Atlantida ». Madrid. 1963. N° 5.

(27) Editions de la Baconnière. Neuchâtel. 1947.

soi idéale. Et il confond l'Idéal avec l'impeccabilité. Le Moi très chéri doit toujours revêtir un vêtement immaculé et intact ; la moindre tache le jette dans un abîme de désespoir. Le perfectionnisme — grave hérésie de la vie humaine, plus grave encore si on la considère dans la perspective chrétienne ! — refuse la condition de la créature, c'est-à-dire sa relativité, ses limites, ses imperfections, qui sont celles d'un être perpétuellement « dans le devenir ». Pour éviter les menaces toujours imminentes de la faiblesse, du risque, de la tentation, de la séduction et donc du relâchement, du fléchissement, du péché, le perfectionniste multiplie ses précautions morales, raffine sur son existence d'« homme de devoir » et, comme Freud l'a décelé avec beaucoup d'acuité, ce devoir finit par s'intérioriser et s'identifier avec le sujet même. Il ne « sert » personne, et tout son service consiste à se servir ou à asservir. Remplir ses devoirs le rassure, lui permet une « mise au point » et au fond il ne tient aucun compte des valeurs. La notion du devoir prévaut en lui sur celle du Bien.

Le névropathe éprouve des sentiments de culpabilité indépendants du mal réellement commis, parce qu'ils se portent sur le « bouc émissaire » (Caruso, Baruk) (28) d'une faute réelle énergiquement repoussée par l'inconscient, ou simplement d'une implicite « weltanschauung » naturaliste qui nie la voix de Dieu dans l'âme. Les sentiments de culpabilité ne sont donc pas faux ou irréels ; c'est la faute même qui se trouve localisée à tort. La notion de faute, négligée par Freud, lequel s'en tenait seulement aux sentiments de la faute, revient donc sous les feux de la rampe de la considération psychopathique, grâce aux analyses existentielles que Heidegger forma du point de vue protestant, quand il affirma que le fait d'être-en-faute n'est pas attribuable à une conduite humaine déterminée, mais bien à un « existentiel » qui ressortit essentiellement au *Dasein* humain. Une faute de ce genre ne saurait, selon lui, être éli-

(28) I. CARUSO, *op. cit.* — H. BARUK, *Le bouc émissaire et les échecs de moralisation de l'humanité*, dans « Psychiatrie, morale expérimentale et sociale. Haines et réactions de culpabilité ». Presses Universitaires. Paris. 1945. Pag. 256 ss.

minée ni pardonnée, elle doit être assumée. Ainsi seulement, les sentiments de faute pourront être détruits. Il convient de reconnaître que — même si l'on dépouille cette interprétation de la culpabilité et du sentiment de la faute de la tare luthérienne-janséniste, et même si l'on cesse de les attribuer à l'ancienne blessure originelle — il n'en demeure pas moins vrai que tout homme est un pécheur individuel, que le juste pèche sept fois par jour (29) et que seul celui-là qui refuse d'être un individu et tombe dans l'anonymat du « Man » de Heidegger — privé de conscience et sourd à la voix de Dieu qui parle à la conscience de l'individu isolé — seul celui-là perd le sentiment de la faute personnelle et se trouve incapable de la reconnaître (30). La conscience, reprise et étouffée, de l'homme de ce siècle à mains (a) (Rimbaud) fait entendre son cri, et alors apparaît la névrose avec ses sentiments morbides de culpabilité projetés sur des aspects marginaux de l'existence, sur des manquements aux normes ou aux tabous plus ou moins magiques. La névrose se manifeste donc comme une tentative de purification et d'auto-mortification qui ne guérit qu'avec la reprise de la responsabilité personnelle et de la culpabilité personnelle à l'égard de la nature même de la créature humaine, laquelle, répétons-le, entame un dialogue avec Dieu et avec le prochain.

Le perfectionniste névropathe vit dans une agitation perpétuelle : toute publication qui lui tombe sous la main pourrait figurer sur la liste des ouvrages à l'index, tout mégot de cigarette abandonné pourrait provoquer l'incendie de la maison avec tous ses habitants, un salut courtois à la voisine peut être une occasion de pécher, le bouillon du vendredi pourrait contenir quelques filaments de viande, la prière orale laisse toujours des bribes de culpabilité, parce qu'elle n'est jamais assez recueillie et doit en conséquence être répétée du commencement... Les

(29) Prov. XXIV, 16.

(30) Gion CONDRAU, *Angst und Schuld als Grundprobleme der Psychotherapie*. Huber. Berne. 1962. — Gustav BALLY, *Das Schuldproblem und die psychotherapie*, in « Schw. Archiv für Neurologie und Psychiatrie ». Vol. LXX. Pag. 227. 1952.

(a) En français dans le texte.

cérémoniaux rassurants et immunisants deviennent de plus en plus astreignants et complexes, et finissent par ôter toute spontanéité, tout repos. Le perfectionniste qui n'est pas amoureux du Bien, mais en lutte contre le mal, fait surgir ce mal comme par une conjuration diabolique, de n'importe où, parce que « là où disparaissent les dieux, prévalent les fantômes » (Novalis) (31) et quiconque poursuit les fantômes les maintient en vie, dans la mesure où il les redoute et se cache.

Seul celui qui dirige sa pensée ailleurs ne sera point tourmenté. Mais le perfectionniste pense toujours à lui-même, et ne supporte ni l'idée, ni le fait, de la moindre défaillance de sa part. Ou la perfection totale, ou rien — telle est sa loi d'airain magique. Et comme l'accusation de soi s'intègre à l'image qu'il se fait de sa bonté (l'idée de bonté incluant celle d'humilité) il ne cesse de procéder à son autocritique, mais toute accusation venue d'autrui, l'évidente preuve d'une erreur qu'il a commise, déchaîne en lui, par une crispation de son « moi », un spasme de défense ou une crise de larmes rageuses et inconsolables. L'autocritique du névropathe — si éloignée de la confession du péché personnel qui a lieu dans le sacrement de la pénitence — est « un clou qui chasse l'autre ». A sa base, on rencontre une idolâtrie du Moi jointe au découragement et à la méfiance devant ses propres possibilités, méfiance et découragement qui se trouvent également projetées et étendues sur l'humanité entière.

Au stade actuel des découvertes de la psychiatrie phénoménologique, il n'est plus possible de ramener, par la psychanalyse, la solution des véritables problèmes de la vie humaine à celle des simples conflits instinctifs ; il faut reconduire la psychothérapie au domaine de la spiritualité, où la faute acquiert sa propre structure dialogique (Rahner), c'est-à-dire son vrai caractère de rupture des rapports interpersonnels entre l'homme et Dieu. Le problème de la faute est un problème religieux.

La psychothérapie s'appliquera donc à mettre en lumière la véritable faute du névropathe, sa vraie « hérésie vitale », et

(31) H.-W. JANZ, *loc. cit.*

l'amènera à assumer sa propre responsabilité et les devoirs de l'existence, dans l'atmosphère de la liberté reconquise. Ainsi seulement se dénoueront les infinies confusions névropathiques au sujet de la spiritualité. C'est-à-dire, ainsi se détruiront toutes les fausses spiritualités qui expriment et réagissent la névrose. Le névropathe confond souvent la timidité avec l'humilité, le refus de la chair avec la chasteté, le sentimentalisme avec la dévotion, la peur avec la prudence, la faiblesse débonnaire avec la bonté, l'indulgence complice avec la compréhension, la commodité avec la paix, l'inertie avec la douceur, la médiocrité avec la modération, la crainte des choses grandes avec la délicatesse dans les petites, la soif de domination avec le zèle, l'horreur de l'héroïsme avec l'amour de la vie quotidienne, la superstition avec la foi, le plaisir avec le péché. A cause du caractère fermé de l'égotisme par quoi elle s'exprime, la spiritualité du névropathe aboutit souvent à des résultats paradoxaux et concilie des attitudes contradictoires avec une désinvolture qui ressemble au cynisme : la vanité la plus sotte et l'autocritique verbale, la foi dans le miracle et le rationalisme le plus mesquin, l'impureté et le scrupule bigot, le raffinement quintessencié en fait d'intimité et la grossièreté la plus brutale dans la recherche de ses aises, le formalisme tatillon et la philosophie abstraite et immatérielle, le soin hypocondriaque de sa propre santé, de son hygiène, de l'alimentation, et le mépris, presque le dégoût de son corps, la haine de la loi et un respect pharisien à son égard... Pour les névropathes, l'orientation spirituelle est une décharge, une logorrhée d'intimes tensions et non un abandon confiant à un autre Guide. Certains y cherchent un affranchissement de leur responsabilité, un appui presque physique, un raidissement de leurs conduites, et non une voix qui s'adresse à l'élément intime personnel, libre et responsable. Parfois le névropathe se figure avoir une vocation religieuse, c'est-à-dire se croit « appelé à la vie de perfection ». Il est rare que cela corresponde à la vérité. Inconsciemment en quête d'une paix qu'il ne trouve pas, ou désireux d'auréoler de sainteté son propre Moi, il méprise le monde qu'il voit embourbé dans le péché. Etant donné ces dispositions « hérétiques », le névropathe à l'état de perfection ne change pas, ne guérit pas, et dans cer-

tains cas son état empire parce que sa personnalité, mue par mille motivations égocentriques, déforme la vie spirituelle dans son ensemble et dans ses particularités : les névropathes cherchent dans l'obéissance la sécurité du Moi, mais sans parvenir à la vivre en esprit ou dans la réalité des faits ; le plan de vie spirituel est suivi avec une minutie formaliste ou leur devient un tourment ; des vœux, ils ne saisissent que l'aspect négatif et n'y voient pas l'essentiel, l'oblation d'amour ; la vie en communauté leur est un nouveau motif d'éloignement de la vie ordinaire et sociale, et ils ne pratiquent pas plus la charité fraternelle, qu'ils ne se mettent véritablement au service des frères. Fermés à la spiritualité réelle, ils tendent à multiplier le nombre des exercices de piété. Ils ne supportent pas la pénitence ou s'y adonnent avec dérèglement et sans le contrôle de l'obéissance ; ils ne luttent point courageusement contre les passions, ou plutôt, selon la parole de saint Nil, « ils transforment en passion la lutte contre les passions » (32).

La conversion des « hérésies neurasthéniques » doit s'effectuer grâce à une compréhension et une façon « souple » et non « rigide » de vivre selon la vertu, c'est-à-dire comme un dynamisme d'adaptation, d'acceptation du rythme que Dieu donne à l'histoire personnelle et collective, non comme une conquête de l'homme fort (virilité gréco-romaine de l'« areté » et de la « virtus ») réalisée dans une plénitude d'orgueil prométhéen, de caractère nettement païen (33). C'est l'humilité de la capitulation (fût-ce dans l'angoisse) qui parachève, et en retour, récompense la créature, et non l'altière « maîtrise de soi » ou l'irréductible attachement à la cohérence. L'unique créature parfaite « una est perfecta mea » (34) a prononcé l'unique « fiat » parfait : Marie, la Mère du Verbe incarné dans l'obéissance et la douceur. Voilà pourquoi la vertu chrétienne n'est pas l'« ataraxie » alexandrine — l'impassibilité devant la douleur

(32) Cf. Joan B. TORELLO, *E' meglio il confessore o lo psicanalista*. Nuova Accademia. Milan. 1961.

(33) Erich PRZYWARA, *In und Gegen*. Glock und Lutz. Nuremberg. 1955. Pag. 321-322 (Was ist Tugend ?).

(34) Cant. VI, 8.

et les passions — ni, comme l'a bien compris Max Scheler (35), à proprement parler une tension de l'esprit et de la volonté, une concentration sur soi et un éloignement du monde, mais bien plutôt une détente de l'esprit et de la volonté, une ouverture vers Dieu et le prochain, jusqu'aux épousailles avec Son Esprit qui souffle partout, comme il veut et quand il veut (36). Dans ce seul climat, la personne humaine trouve sa loi véritable, son vrai rapport avec le monde, sa liberté. « Ubi Spiritus Domini, ibi libertas » (37).

Max Scheler a pressenti qu'à la conception de la vertu des XVIII^e et XIX^e siècles — la morale de la libération du Moi, du contrôle de soi, du perfectionnement de soi sur les ailes de l'agonistique volontariste et à la recherche presque exclusive de la liberté psychologique — il fallait substituer et opposer la véritable et essentielle vertu chrétienne : l'humilité. De fait, elle est la vertu, l'attitude fondamentale du Fils de Dieu lorsqu'il s'abaissa au niveau d'existence du Fils de l'Homme ; « humiliavit semetipsum, formam servi accipiens » (38).

A l'encontre de la bourgeoise aspiration à « devenir quelqu'un », elle consiste en une fraîche disponibilité au service de Dieu et des créatures, dans un esprit que nul ne peut donner car Lui-même est un Don. L'humilité ne plonge pas l'homme dans l'infériorité, mais le reconforte dans la magnanimité, a dit saint Thomas (39). Le complexe d'infériorité pathologique est aux antipodes de l'humilité et Baudouin a bien démontré qu'elle seule peut le guérir » (40).

La nouveauté chrétienne par excellence est l'« agapé », la « caritas » qui en Jésus-Christ est toujours un mouvement de

(35) Max SCHELER, *Zwei Wege einer Kultur der Seele*. Gesammelte Werke. Francke. Berne. 1953. I, 19.

(36) « Spiritus ubi vult spirat ». Joan III, 8.

(37) II Cor. III, 17.

(38) Phil. II, 6-7.

(39) Summa Theol. II-II, q. 161, a. 1.

(40) Charles BAUDOUIN, *Où la vertu de l'humilité reprend ses droits*, dans « Ma joie terrestre, où donc es-tu ? ». Etudes Carmelitaines. Desclée de Brouwer.

descente « de la lumière dans les ténèbres » (41) un humble lavement des pieds, un abaissement final jusqu'aux enfers. Et le chrétien, qui par la réalité surnaturelle de la grâce, vit de cette même charité du Christ, cherchera à adhérer à Son mouvement, à Ses demandes spécifiques exprimées dans Ses Commandements toujours Nouveaux, Ainsi il sera souple, docile, malléable, ouvert, en communion dynamique, et doux... et le Dieu qui fait tout, au moyen de Ses voies qui ne sont pas toujours les nôtres (42), le portera à s'accomplir dans une perfection non pas simplement humaine mais surhumaine : « estote perfecti, sicut Pater coelictis perfectus est ! » (43). Le volontarisme forge des neurasthéniques, le don de soi en toute humilité prépare les êtres à la santé et à la sainteté. L'infantilisme recule devant le réel et cherche la sagesse tyrannique du Moi, l'humilité crée l'« esprit d'enfance » prêt à tous les risques parce qu'il a tout abandonné entre les mains du Père. Saint Augustin appelle joliment la Madone « Notre Timballière » (44) l'unique parfaite, elle marque le rythme qui nous lie à la division divine de l'existence personnelle et collective.

Voilà pourquoi beaucoup de directives spirituelles occultes peuvent constituer une psychothérapie indirecte — bien que ce ne soit pas là la mission de l'Eglise — et beaucoup de psychothérapies occultes préparent au « soin des âmes ». Le psychothérapeute court évidemment le danger de tourner au prédicateur, frivolité aussi impardonnable que prématurée, et bien qu'il doive « lancer des pierres à la partie endormie de l'âme » (von Gebattel) (45) ; il doit avant tout savoir participer aux crises existentielles de son « partenaire » et s'émouvoir sérieusement au contact d'un homme, son semblable dans la quête du sens de la vie. Voilà pourquoi le psychothérapeute doit être lui-

(41) Joan I.

(42) Isai. LV, 8-9.

(43) Matt. V, 48.

(44) Serm. II De Annuntiatione, cit. da ERICH PRZYWANA, *op. cit.*, in « Was ist christliche Tugend ? » (Pag. 323.)

(45) VIKTOR E. FR. VON GEBATTEL. *Crisis de la Psicoterapie*. In « Atlantida ». Madrid. 1963. N° 6. Pag. 640.

même engagé dans la spiritualité, répondre à une vocation de véritable abnégation et être lui le premier, affranchi de toute « hérésie vitale ». Comme dit fortement Caruso, il doit suivre une vocation nettement influencée par l'« archétype, le Christ » (46).

JOAN BAPTISTA TORELLO.

(Traduit de l'italien.)

(46) IGOR CARUSO, *op. cit.*, trad. ital. Pag. 234.